

***Marcel LANQUETIN, préfet du Loiret à la Libération***

*21 novembre 1944*

Et avez-vous des nouvelles de Georges ? Nous pensons constamment à vous et à lui et espérons que vous sortirez bientôt de cet affreux cauchemar.

*30 mai 1945*

Je ne puis croire à l'horrible nouvelle. La mort de mon cher et meilleur ami me semble impossible...

*12 juillet 1945*

J'ai pu voir à Orléans M. René GUICHET, qui fut, depuis octobre dernier, le compagnon d'infortune de notre cher Georges. Il m'a confirmé les détails de sa maladie et de sa mort, l'ayant soigné pendant les 15 jours qu'il a passés à l'infirmerie et l'ayant assisté jusqu'aux quelques heures qui ont précédé sa mort. Il m'a dit le magnifique courage de votre mari, son attitude digne, son moral merveilleux et son espoir tenace de s'en tirer.

Georges est entré à l'infirmerie vers le 5 mars, atteint d'une broncho-pneumonie contractée tant dans une galerie de mine très froide où ils travaillaient qu'au cours de longues attentes en plein froid et sous la pluie avant de prendre le train qui les menait au travail. On croyait, au bout du 3ème jour, qu'il ne s'en tirerait pas. Sa robuste constitution le fit passer le cap des 9 premiers jours et on le croyait sauvé, mais son organisme épuisé par le manque de nourriture finit par sombrer et il s'est éteint au bout du 14ème ou 15ème jour. Pendant cette période -courte hélas- il fut très bien soigné par le Dr. LEMORDANT, de Paris (également déporté).

Le chef de camp, alsacien déporté, fut également, aux dires de M. GUICHET, très bon pour lui pendant ce séjour, lui obtenant des piqûres de calcium et, paraît-il, lui donnant sa part de soupe pour essayer de le remonter. Il se nomme Henri SHERER de Bitche ... Malheureusement, rien n'y fit ; le mal fut plus fort que tout dans un corps débilité par plusieurs mois de privation.

Les Boches l'ont tué !

***M° René RUCKLIN avocat à Belfort ancien député du Doubs***

*4 juin 1945*

Nous sommes atterrés par l'affreuse nouvelle. Vous savez l'affection profonde que nous éprouvions pour votre cher disparu et nous savons qu'il nous la rendait bien. Sa fidélité à l'amitié était le trait dominant de son caractère et c'est une chose si rare !

**Pierre-Marie GERLIER Archevêque de Lyon***4 juin 1945*

J'ai trouvé votre lettre au retour d'une tournée de Confirmations, et je l'ai lue avec une bien douloureuse émotion. Aussi ai-je hâte de vous dire ma sympathie profonde et émue, et surtout l'union fidèle de mes prières.

J'avais gardé un souvenir très précis de l'aimable bonté de Monsieur FOURNERET, et je comprends aisément quelle souffrance et quelle catastrophe représente pour vous sa disparition dans des conditions si cruelles. Nous apprenons, hélas chaque jour de nouveaux crimes analogues et on reste effrayé de la somme de douleurs qu'ils auront accumulés et de la détresse de ceux qui en sont les victimes.

**Léon BLUM Directeur du Populaire***5 juin 1945*

Vous pensez bien que je n'ai pas oublié votre mari. La circonstance qui nous a rapproché l'un de l'autre est de celle que l'on n'oublie pas.

**Guy LEMORDAND Saint-Jacut de la mer***Non datée*

Je me souviens très bien de votre père avec qui j'ai souvent et longuement parlé. Il avait du arriver au camp de Melk en septembre 1944. Les français avaient réussi à obtenir dans ce camp quelques leviers de commande - infirmerie - bureau central - archives - et nous avons fait le maximum pour votre père.

Il a malheureusement été atteint d'une grave pneumonie. Soigné remarquablement avec le maximum de médicaments, sulfamidés et tonicardiaques. Très bien alimenté grâce au chef de camp qui était un Français et qui fut parfait pour votre père. Son infirmier était un polonais, capitaine à l'ambassade à Paris, et très francophile. Il l'a soigné avec un dévouement et une assiduité parfaite. La pneumonie grâce aux soins évoluait vers la guérison, mais l'organisme était épuisé et il ne se remit pas. Tout doucement, en dix jours, le cœur faiblit, et finalement nous eûmes le chagrin de voir nos efforts inutiles. Je puis vous assurer qu'il fut jusqu'à ses derniers moments entouré d'amis français dévoués. Il ne se rendait d'ailleurs pas compte de la gravité de son état et n'a vraisemblablement pas compris qu'il allait mourir.

**Jean PAPIN à Mamers, médecin**

7 juin 1945

Au camp de Melk où je suis arrivé début février après l'évacuation d'Auschwitz, j'ai en effet connu votre père. Votre père était rentré à l'infirmerie du camp avant que je ne sois nommé médecin de ce camp. J'ai pu examiner votre père au début de février. Il avait à cette période là une pneumonie droite. Avec mon confrère et ami Guy LEMORDANT j'ai suivi l'évolution de cette première pneumonie, évolution qui allait vers l'amélioration, quand se déclara une pneumonie de l'autre côté - pneumonie accompagnée d'une forte insuffisance cardiaque.

C'est cette dernière complication qui amena votre père à une fin fatale et malheureusement inévitable. Car tout ce qui était en notre pouvoir a été fait par nous. Nous avons lutté pied à pied avec la maladie et la mort – sulfamide – toni cardiaques – tout a été donné à votre pauvre papa. Hélas la Destinée a été plus forte que nous. Je ne peux vous donner les détails sur la vie de votre papa avant son entrée à l'infirmerie du camp car je ne suis arrivé au camp qu'en février. Je peux simplement vous dire que ce camp était absolument terrible - travail de galériens - discipline très dure. Beaucoup de mes compatriotes sont morts de fatigue – pneumonie – de dysenterie

A l'infirmerie votre papa a toujours été soigné avec respect et dévouement par les infirmiers de sa salle et nous-mêmes. Il était seul dans un lit (petit détail qui a son importance quand vous saurez qu'en général à cette infirmerie les malades étaient à 3 ou 4 par lit !!! Les médicaments étaient très peu abondants mais votre père a été soigné au maximum. Ses derniers moments ont été doux, votre père est mort presque comme une chandelle en dormant.

Croyez bien que son décès nous a tous frappés. Nous avons lutté et malheureusement perdu ! Mon ami et confrère Guy LEMORDANT l'a soigné en même temps que moi. Il pourra vous donner d'autres détails. D'autre part le doyen du camp (Lager altester), un Français - SHERER - a aussi fait énormément pour votre pauvre papa. Il lui préparait des petits plats que votre papa dégustait avec joie.

Croyez, Monsieur, que je prends part à votre chagrin et que je me rends compte de la perte faite par la France lors du décès de votre papa.

**Gabriel JULLIARD à Chambéry**

15 juin 1945

Les renseignements que vous avez eus sont exacts. Je suis désolé de vous causer cette peine mais votre père est mort à l'infirmerie de Melk des suites d'une pneumonie dans le courant du mois de février 45. Je puis vous affirmer qu'il n'a pas souffert. Je l'ai assisté jusqu'à la fin, il s'est éteint sans s'en apercevoir.

**COMBANNAIRE Hôtel Terminus à Montluçon***11 janvier 1946*

Je me rends compte qu'après avoir perdu un homme de cette trempe, votre foyer doit être bien triste et bien désemparé. Oui, Madame, j'ai particulièrement connu votre mari, j'ai pu l'apprécier, je suis heureux de pouvoir vous dire que votre mari a été une des belles figures qui aient passé dans les camps de concentration, et qu'il a représenté la France d'une façon splendide sans jamais montrer une minute de découragement.

Je l'ai suivi tout particulièrement en ce qui me concerne, j'ai fait tout ce qu'il a été humainement possible de faire pour essayer de le remettre sur pied. Il travaillait avec des français a la construction d'un château d'eau en dehors du camp, et c'est à ce travail qu'il a attrapé une broncho-pneumonie, je le voyais tous les soirs à son block. Dès sa rentrée a l'infirmerie je lui portais différentes choses, car je tenais a ce qu'il revienne. C'est un homme qui avait un moral de fer et qui ne s'est jamais rendu compte de son état de santé, tellement il avait le sentiment de revenir, car il voyait la fin beaucoup plus proche qu'elle a été en réalité, et c'est d'ailleurs une erreur de psychologie que beaucoup de français de son transport ont commise. Votre mari est venu à Melk en septembre, faisant partie du convoi immatriculé 98.000, ces gens se sont mal adaptés en ce début d'hiver, et ce mois de janvier extrêmement rigoureux a entraîné la mort de presque la totalité du convoi.

Monsieur FOURNERET m'avait longuement parlé de sa famille de ses enfants, je savais l'âge de ses fils, en qui il avait envisagé comme beaucoup d'entre nous, un avenir des plus brillants ; cette séparation tellement brutale, ces cruautés tellement bestiales le mettaient hors de lui jusqu'au jour où la maladie et le manque de nourriture l'avaient tellement affaibli qu'il somnolait presque sans arrêt. Il a disparu, comme beaucoup de nos pauvres camarades, sans se rendre compte, sans souffrance, sans rien réclamer, il s'est éteint tout doucement à côté d'un capitaine aviateur avec lequel il couchait, et qui est mort également à un jour près exactement comme une bougie qui n'a plus de substance, et voila comment mourraient les élites Françaises, sans pouvoir venir a leur secours, ni comme médicaments, ni boissons chaudes, ni aliments ? Tout ça a été pour moi, une chose absolument atroce de voir disparaître tous mes amis desquels je m'étais approché, après avoir sympathisé, après avoir cherché à venir à leur secours, car j'étais un des plus anciens du camp, je les ai tous vus disparaître les uns après les autres.

Nous savions que le dernier mois serait terrible à passer et nos pronostics étaient justes, aussi je vais vous dire en toute conscience, même en admettant que votre mari ait surmonté sa broncho-pneumonie, il ne lui aurait pas été possible de résister le dernier mois qui a vu la disparition de 275 des nôtres, dans les quelques jours avant notre libération.

Dites bien à vos enfants qu'ils peuvent honorer et respecter la mémoire de leur père qui a été un grand Français.

**Madame Luc GIRARDET au Mans***17 novembre 1945*

C'est par M. HANSER industriel à Altkirch que j'ai connu leur amitié. Mon mari a été arrêté par la Gestapo le 23 juillet 1944...il s'est éteint le 23 février 1945. C'est en effet parce qu'il devait être préfet de la libération à Belfort que les Allemands l'on arrêté.

**Paul HANSER à Altkirch***5 février 1946*

J'ai fait la connaissance de Monsieur FOURNERET au Struthof où j'étais moi-même détenu. Il faisait partie d'un convoi arrivé dans 2 autobus de la maison Latsha de Montbéliard, détail qui m'a frappé car je connaissais cet établissement. Comme me l'a dit plus tard Monsieur FOURNERET, il avait donné au chauffeur du camion un message à votre adresse pour vous indiquer le lieu où il était transféré. Pendant son séjour au Struthof votre mari n'a pas été obligé de travailler ainsi que les autres déportés, derniers arrivés.

À l'approche des Américains dans les Vosges nous avons évacué le camp et avons été transférés à Dachau. Ce camp étant bondé de déportés évacués, nous avons été dirigés sur Mauthausen. Tous deux nous avons été désignés par la suite pour un commando à Melk à 90 km du camp, où l'on travaillait à la construction d'usines souterraines. M. FOURNERET a eu la chance d'être affecté à la construction d'un réservoir d'eau où il travaillait avec d'autres Français sous la surveillance d'un déporté français qui était un brave camarade. Ce n'est que quelques semaines avant sa mort qu'il a été affecté au kommando "Schachtbrau" pour le travail dans les galeries souterraines.

C'est là que Monsieur FOURNERET a contracté une pneumonie qui l'a conduit à l'infirmerie où notre ami M. GIRARDET, receveur des finances à Belfort, était déjà alité atteint de dysenterie. Votre cher mari s'est éteint sans souffrance 8 jours après GIRARDET. Ceci devait être, si mes souvenirs sont exacts, dans la première quinzaine de mars. Durant sa détention il a souffert comme nous tous mais je puis vous affirmer qu'il n'a jamais été maltraité ou brutalisé par les SS.

Je garderai toujours de mes chers camarades le plus beau souvenir ; c'étaient des hommes d'un caractère très élevé et de grands patriotes. M. FOURNERET a été pour beaucoup de Français un exemple de droiture et de courage. Maintes fois il a remonté le moral défaillant de nos co-détenus. Sa foi inébranlable dans la victoire de notre pays était un réconfort pour beaucoup d'entre nous....

**Georges MEYER avocat à Mulhouse  
à M° René RUCKLIN à Belfort**

11 janvier 1946

Je viens d'avoir la visite d'un client qui a passé quatre ans dans les camps de concentration allemands...Je lui ai posé la question au hasard, s'il n'avait pas connu votre ami FOURNERET et j'ai appris que pendant deux mois il a habité la même cellule. Il s'agit de M. Paul HANSER ....M. HANSER a vu mourir Monsieur FOURNERET. Je vous laisse le soin d'apprécier, s'il faut en aviser Mme FOURNERET.

Elle trouvera peut-être une consolation dans le fait que M. HANSER affirme que monsieur FOURNERET a eu une attitude exceptionnellement courageuse jusqu'à sa mort.

**Claude LEMAÎTRE Secrétaire d'État  
à l'enseignement technique à la jeunesse et aux sports**

4 janvier 1951

J'ai bien reçu votre lettre à la suite de ma visite à la préfecture du Nord. Nous avons longuement évoqué avec Monsieur et Madame LANQUETIN les mois effroyables du camp de Mathausen que j'ai partagés avec votre mari. J'ai vécu constamment avec lui dans la même kommando, au même Block XVI de Melk et je me suis entretenu souvent de nos vies respectives - il était parmi les rares hommes dont la conversation permettait les évasions vers le monde dont nous étions retranchés, sans grand espoir de le retrouver.

Je l'avais vu arriver vers le mois de septembre ou octobre 1944. C'est à dire au début de l'hiver, dépourvu de cette sorte d'entraînement à cette vie si épuisante que nous avons eu, si je puis dire le privilège de mener durant l'été.

Il avait néanmoins fort bien résisté aux privations et à l'épuisement provoqué par le travail, soutenu qu'il était par un moral extraordinaire. Ce n'est qu'au début de l'année 1945 qu'il a contracté le mal qui devait l'emporter.

Je comprends fort bien que vous n'ayez pu croire le récit que vous faisait René GUICHET. Je pense en effet que de tels exemples ont été extrêmement rares, peut-être est-ce un cas unique ... Cependant les faits qui vous ont été rapportés sont absolument authentiques. Je puis vous en donner l'assurance - ils démontrent, lorsqu'on considère le risque accepté par ceux qui ont tenté cette chose extraordinaire l'amitié qu'ils portaient à votre regretté mari.

**M° Paul ARRIGHI, avocat à Paris**

17 février 1952

Mon ami le P. RIQUET me transmet votre lettre du 1er janvier. J'ai beaucoup connu votre mari dès son arrivée à Melk en septembre 1944 si mes souvenirs sont exacts.

J'avais pu le faire entrer au même Kommando que moi, composé presque exclusivement de Français. Nous avons là travaillé ensemble à la construction d'un réservoir d'eau et j'appréciais son entrain et son robuste optimisme. Je l'ai revu au début février au "revier" où j'étais moi-même entré avant lui. Jusqu'au bout il a conservé un équilibre moral et une confiance totale dans la Victoire...

Je serai heureux de vous redire l'estime et le souvenir qui demeureront vivaces en moi pour votre mari, dont vous avez le droit d'être fière.

***Extraits des articles "LES MAUVAIS JOURS"  
parus en 1946-1947 dans la Dépêche d'Orléans  
par René GUICHET***

***pages 85 et 86***

J'ai eu à l'occasion de cette désinfection (à l'arrivée à EBENSEE où les survivants de Melk ont été regroupés devant l'avance des troupes russes), une grosse peine personnelle. Depuis le 19 mars, je gardais sur moi une bouteille contenant les cendres de FOURNERET,..... Nous avons réussi, à MELK à le faire brûler seul et ses restes, pieusement gardés, devaient être remis à sa famille à notre retour. C'était peu, mais je suis sûr que cela aurait été un grand réconfort pour les siens, malheureusement nous avons du nous dévêtir complètement. Rapidement j'ai sorti d'une poche la précieuse bouteille et j'ai essayé de la camoufler près des arbres qui nous entouraient, espérant la reprendre un peu plus tard mais un gardien a vu mon geste. Il bondit vers moi, m'interroge :

- Qu'est-ce que c'est cette bouteille ?
- Ce sont les restes d'un camarade.
- Quoi ? Tu sais donc pas que cela est absolument interdit, viens ici.

J'approche. Une magistrale correction m'envoie rapidement à terre et pour conclure, un S.S. prend la bouteille, la casse sur un tronc d'arbre et piétine les cendres qui s'en échappent.

FOURNERET que j'aurais aimé ramener en France, tes cendres sont mêlées à de la terre d'Autriche et le vent les éparpilla à son gré dans l'espace d'un camp nazi.

***Entretien avec Gérard CARPENTIER de Caluire et Cuir,***

18 septembre 2006

*Gérard Carpentier était étudiant en médecine au moment de sa déportation. Il a fait partie du commando Himmelstoss confié à René Guichet. Gérard Carpentier témoigne que des cendres de G. FOURNERET ont bien été recueillies dans une "canette" et emportées lors de l'évacuation de Melk le 15 avril 1945. À l'arrivée à Ebensee, la bouteille est découverte, brisée et les cendres piétinées par un gardien SS. Gérard Carpentier en a le souvenir très présent.*